

Le Canard

MONTREAL, 15 DEC 1883.

tigres de guerre suivaient d'un regard voilé les spirales de fumée qui commençaient à prendre pour eux les formes vagues de petites femmes au sourire aimable et au pied imperceptible. Le chef des tigres, plongé dans l'ivresse, oubliant tout, même l'arrivée prochaine de la ronde de nuit, et les coups de bambou qui s'ensuivraient pour lui s'il était surpris dans cet état de béatitude somnolente.

Farandoul ne l'oubliait pas, profitant de l'obscurité croissante, il s'était glissé avec des précautions infinies derrière les fumées ; que faisait-il par là ? Les Chinois, de temps en temps, remuaient la tête et portaient la main à leurs longues tresses nattées, comme si quelque chose les gênait.

Tout à coup Farandoul se leva d'un bond et saisit, malgré ses chaînes, quelques-uns des sabres des tigres de guerre. Les marins couraient déjà, malgré le poids de leurs canques. Les tigres de guerre, ahuris d'abord, avaient fait un effort pour secouer les fumées de l'opium, ils s'étaient redressés, mais ce ne fut que pour rouler en un fouillis inextricable.

Farandoul avait pris ses précautions, il les avait attachés tous ensemble avec leurs longues quèques entrecroisées et pouvait rire maintenant de leurs efforts.

—Vite, vite, les clefs des canques, s'écria-t-il en étranglant quelque peu le chef des tigres pour les lui faire donner plus vite.

Le tigre protestant avec chaleur, l'interprète comprit à ses explications que les clefs des canques étaient entre les mains de l'officier de ronde.

—Attendez-nous la ronde ? demanda Farandoul aux matelots.

—Non ! non ! c'est un peu lourd, mais partons tout de même.

Les marins se précipitèrent au dehors après avoir baïllonné les tigres ; Farandoul, dans le trajet de l'audience à la prison, ayant étudié les localités, dirigea sa troupe sans hésitation vers le mur d'enceinte donnant sur la rive du fleuve Bleu.

Comme on atteignait le mur, on se jeta dans un factionnaire. Tournecois, et Escoubico, sans lui laisser le temps de pousser un cri, le saisirent entre leurs canques, serrèrent un peu et le laissèrent tomber aux trois quarts étranglé.

La route était libre. Il fallait escalader la muraille avec des canques de vingt kilos sur les épaules ; on en vint à bout cependant, et aussitôt de l'autre côté, on gagna la campagne avec rapidité, pour mettre pendant la nuit le plus de distance possible entre l'ingénieuse machine aux quatre-vingt-dix-huit mille menus copeaux et les malheureux chargés de l'inaugurer.

—Ouf ! ouf ! répétait Mandibul en courant, qu'il est bon d'être libre qu'il est bon de se promener entier au lieu de se sentir subdiviser en petits copeaux... Ouf ! ouf ! quand diable aurons-nous quitté la Chine ?

—Quand nous aurons retrouvé l'éléphant blanc ! répondit Farandoul.

Lorsque le jour parut, vers quatre heures du matin, force fut à nos amis de ochercher un refuge quelconque pour se dérober à tous les yeux. Nulle forêt ne se distinguait à l'horizon.

Farandoul commença à être fortement inquiet, lorsqu'un champ de roseaux bordant le fleuve sur une grande étendue se présenta à ses regards.

(A continuer.)

M. de B... qui s'exagère l'antiquité de ses parchemins, raconte à qui veut l'entendre qu'il est de la plus ancienne noblesse.

—Vous ancêtres étaient-ils aux Croisades ? lui demandait-on.

—Non, répondait-il fièrement, mais c'est parce qu'ils étaient protestants !

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous les vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLIATREAU & C^{ie}, Editeurs-Propriétaires, No. 26 Rue St. Gabriel Boite 325.

A nos Abonnés Retardataires

Nous avons expédié des comptes à tous nos abonnés une fois, deux fois, trois fois et plus. C'est suffisant et notre patience est à bout. Dès la semaine prochaine nous allons remettre nos livres à nos avocats et tous ceux de nos abonnés qui n'auront pas payé dans les huit jours seront impitoyablement poursuivis.

CHRONIQUE

Encore une victime de la négligence et de l'incurie de nos échevins ! Le pauvre Louis Duval, qui a été enroué par un bouc furieux, jeudi dernier, est mort de ses blessures. C'est le troisième depuis quelques mois, mais ce n'est pas assez ; il en faudra probablement encore une demi-douzaine pour que notre conseil de ville se décide à passer une loi empêchant le passage des bêtes à cornes dans les rues de Montréal, à certaines heures de la journée. Les journaux ont demandé cette loi sur tous les tons, les citoyens ont fait des requêtes pour l'obtenir, tout a été inutile. Je comprends qu'il serait un peu difficile d'empêcher tous les animaux enroués de se promener dans nos rues, mais enfin, on peut arrêter les plus dangereux.

Le jury homme pour faire l'enquête sur le corps de Louis Duval a rendu le verdict suivant que tous les journaux ont reproduit :

« Que Louis Duval est mort des suites des blessures qui lui ont été infligées par un bouc furieux et qu'on ne peut en aucune façon blâmer le propriétaire de l'animal, attendu qu'il avait pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher tout accident. »

Le jury recommande qu'une loi soit passée pour empêcher le passage des bêtes à cornes dans les rues de Montréal entre six heures du matin et sept heures du soir.

Je trouve ce jury bien bonasse et leur recommandation me paraît passablement dorsoire après tout ce qui s'est fait dans ce sens depuis deux ou trois mois. Si j'avais fait parti de ce jury j'aurais tout simplement déclaré que nos échevins sont bien autrement dangereux que les bêtes à cornes et que le plus tôt on s'en débarrassera, le mieux ce sera pour l'intérêt public.

Un verdict accompagné de cette déclaration aurait eu pour effet de faire ouvrir les yeux à nos édiles. Nous sommes bien près du mois de janvier, et dans l'appréhension de ce mois qui sera certainement fatal pour un bon nombre d'entre eux, ils auraient peut-être été capables d'un bon mouvement.

Mais je ne faisais pas partie de ce jury et c'est vraiment dommage. Il faudra que j'avais mon nom à M. le

coroner Jones, et au prochain encouragement, on verra ce que peut faire un Canard de mon espèce.

Que les journaux quotidiens sont donc mal informés ! La Patrie, qui est pourtant un des journaux les mieux faits de Montréal — j'en excepte naturellement l'organe du grand-vicaire — publiait lundi dernier l'entrefilet suivant :

« Joudi dernier le train qui doit laisser Québec à 10 heures du soir n'est sorti de la gare qu'à 11 h. 45 m. et 150 voyageurs au moins ont attendu au froid pendant 1 h. 45 m. »

« M. Sénécal était la cause de ce retard et pendant qu'il bamboohait au « St-Louis » le train attendait en gare. »

Et il y en a qui doutent encore du pouvoir de M. Sénécal qui peut ainsi faire poser 150 voyageurs pour le plaisir de prendre un verre de plus ou de moins avec ses amis.

Un autre journal annonçait le même fait extraordinaire mais lui donnait une autre cause. Suivant ce dernier un grand caucus ministériel se tenait au St Louis ce soir-là et pendant que M. Sénécal donnait une sermon en règle au gros pansu que l'on connaît et que l'on désigne généralement, on ne sait pourquoi, sous le nom de premier ministre, les deux cents voyageurs gelaient pendant une heure et quarante-cinq minutes.

Eh bien, chers grands confrères, vous otaugez tous deux dans le bourbier de l'erreur. Il est bien vrai que le train de dix heures du soir n'est sorti de la gare qu'à 11 h. 45 m., mais il est faux que les voyageurs aient attendu au froid puisqu'ils étaient confortablement installés dans les wagons bien chauffés. Il est bien vrai que le train a attendu M. Sénécal pendant une heure et quarante-cinq minutes, mais il est faux que M. Sénécal ait bamboohé au St Louis pendant ce temps-là avec ses amis, comme il est faux que le grand homme ait présidé un caucus ministériel. Il s'agissait d'affaires bien autrement importantes ; on ne fait pas attendre un train en gare pour avoir le plaisir de prendre un verre de champagne de plus ou de moins avec ses amis, ou pour adouber un premier ministre de la valeur de M. Mousseau ; non, deux fois non, trois fois non, M. Sénécal est trop intelligent pour cela.

Je vais vous dire, moi, la cause de tout ce scandale. Pendant que la locomotive chauffait, que le train attendait et que les voyageurs maugréaient, le roi des chemins de fer et le propriétaire de notre journal étaient dans le grand salon de l'hôtel St-Louis, et celui qui aurait eu l'indiscrétion d'écouter à la porte aurait entendu la conversation suivante :

—Est-il bien vrai que le Canard soit poursuivi ? J'ai appris cela en arrivant mais je n'ai pas pu le croire.

—Rien n'est plus vrai, cher monsieur, répondait notre propriétaire.

—En ce cas, cher ami, reprenait M. Sénécal avec bonté, vous pouvez compter sur moi. Je connais l'imbécile qui vous a poursuivis et si vous avez besoin de services pécuniaires ou autres, je crois inutile de vous dire qu'il ne faudra pas vous gêner.

Notre propriétaire se confondit en remerciements et ne voulut pas se retirer avant d'avoir vidé une bouteille de bourgogne avec l'homme généreux qu'on se plaît à vilipender.

C'est donc dans un but purement humanitaire que M. Sénécal a cru devoir faire attendre le train et ceux qui s'en plaignent sont des drôles.

Quant à la poursuite dont il est question dans la conversation que j'ai rapportée plus haut, je n'en ai pas encore parlé, mais j'ai l'intention d'en causer longuement samedi prochain et le demandeur ne perd rien pour attendre.

La semaine dernière la femme d'un Allemand de cette ville reçut un télé-

gramme lui apprenant qu'une de ses sœurs venait d'être frappée de paralysie et qu'elle était à la dernière extrémité. Son mari n'étant pas à la maison il lui fut impossible de l'avertir et elle partit pour St-Lambert où demeurerait sa sœur malade. Elle comptait revenir le soir même. Après son travail de la journée le bon Allemand revint chez lui comme d'habitude et ne fut pas peu étonné de ne pas y trouver sa Gretchen.

Après deux ou trois heures d'attente, il fut pris d'une mortelle inquiétude, et sans plus tarder, il se rendit au bureau de police. Il raconta immédiatement au chef la disparition de sa femme et la pria de vouloir bien s'occuper de la retrouver.

—Quel âge a votre femme ? demanda M. Paradis.

—Pion, elle est à peu près te mon âge.

—Et quel âge avez-vous ?

—Che ne m'en sais pas beaucoup cependant depuis deux ans, mais la dernière fois que che ai compté ch'afais 40 ans.

—Votre femme est-elle grande ?

—Pion, che ne sais pas ; elle place sou menton sur la glodure et beut regarder bartout tans la rue.

—Elle a à peu près cinq pieds, alors.

—Che boisse qu'elle a entre cinq à neuf pieds. Mais che ne vois pas ce que cela bout sous faire. Si elle a été assassinée, elle l'a été t'un pont à l'autre.

Combien pesait elle ?

—Che ne sais pas, mais ch'ai toujours été incapable de la porter tans mes bras. Che pense que si elle touppait tans les champs t'en haut elle chetterait tous les blafoués à terre.

—Nous allons dire alors deux cents livres. Quelle était son apparence extérieure ?

—C'est assez difficile à dire ; aujourd'hui, elle n'a l'air de rien ; fous tirez qu'elle sort de l'hosbice ; temain, fous la brantrez bouc une grande taine.

—Cerveux noirs ?

—Attendez ! Mein gott ! che crois que oui... che crois que non... foyons, foyons, quelle est toute la couleur de ses cheveux ?... Ma foi, che n'en sais rien. Si elle est morte à l'heure qu'il est qu'est-ce que beut sous faire la couleur de ses cheveux ?

—A-t-elle les yeux bleus ?

—Fous m'empêchez de plus en plus. Attendez un peu... Eh bien, elle a tes yeux de chat. Les chats ont-ils les yeux plus ?

—Rarement. Ils les ont ordinairement noirs avec la pupille jaune.

—Che ne sais si ma femme a tes bubilles tans son oeil, mais che sais qu'elle a tes enfants et que ceux-ci tiennent souvent qu'elle a l'air d'une chatte.

—A-t-elle quelque siac partie lier auquel on puisse la reconnaître ?

—Elle a perdu trois dents quand elle était bébé culant.

—Mais non, ce n'est pas cela que je vous demande. Je vous demande si votre femme a quelque chose sur la figure, ce qu'on est convenu d'appeler des taches de naissance ? Lui manquait-il des doigts ? A-t-elle ses deux oreilles ?

—Attendez ! Le brintemps torneur elle s'est renversé une chaudière d'eau bouillante sur le gou, mais c'est guéri. L'autre chour, en fentant tu pois, elle a acroché la gorge à linche avec sa hache et s'est noiré les yeux, mais c'est complètement disparu maintenant. Non, che crois qu'elle n'a aucune marque bartoulière. Mais, tites à fos heures te bolico te chercher une grosse lemme avec une robe forte. S'il on trouvent une comme ça, ce sera ma femme. S'ils n'en trouvent pas... eh ! pion ! che ne trouveront pas ma femme. Foila ! Ponchour, monsieur.

La-dessus notre Prussion fit un demi tour à gauche, salua le chef de police et sortit sans donner son adresse.

Un artiste parisien très aimé main-

tenant et qui a eu des débuts fort difficiles, raconte une aventure singulière dont il a été autrefois le héros.

Il dînait une fois par semaine chez des bourgeois, excellentes gens d'ailleurs, mais qui avaient le tort de trop parler de sa situation à tout le monde, à son insu, bien entendu. Ils disaient tout bas aux autres invités :

—Charmant gargon ! plein de talents, mais pas le son ! Bien sûr, il ne dîne pas tous les jours. »

Un soir dans cette maison, il remarqua qu'il était l'objet des attentions d'une charmante jeune femme qui passait et repassait près de lui plus qu'il n'était nécessaire. Sans être fat, il pouvait croire à un commencement de conquête et cette conviction fut encore bien accréditée, lorsqu'un moment de son aller, cette dame lui chuchotta à l'oreille avec un certain embarras :

—N'oubliez pas de regarder à la poche droite de votre habit.

Il sortit plein d'une surprise qui n'avait rien de désagréable, et aussitôt dans la rue, porta la main à l'endroit indiqué, probablement couverti en boîte aux lettres.

Il retire... une cuisse de poulet soigneusement enveloppée dans un morceau de journal !

La dame n'était qu'une âme charitable.

CORRESPONDANCE

Un assistant-rédacteur de l'Économiste a reçu jeudi dernier le petit suivant et l'ingrat a commis l'indiscrétion qui nous permet de l'offrir aujourd'hui à nos nombreux lecteurs

Sain poli-jarp

Cheur bien n'aimmé.

tu ne peux pas te faire un idé de l'ennuis et la peine que j'éprouve dans ce temps-ci de ne pas pouvoir rencontrer celui que j'aime le plus des hommes pour t'embrasser et te céder sur mon cœur mais j'ai peur que si tu m'aimes que tu pourrais donner une occasion pour me reconnaître bientôt tu sais bien où te t'occupe pas de ce que d'autre gargon pouvo dire de moi parce que c'est Baptiste qui veut nous faire chiquanez j'aispère que si tu m'aimes que tu t'occupera pas de ces choses là tu qu'à moi combien même qu'il me dirait que tu me méprisais cela m'empêcher pas de t'embrasser tu que tu seras gargon mais un coup que tu seras marié avec une autre il faudra bien que j'aibandonne de t'embrasser si je savais que tu m'aimeais seulement que la moitié de moi je me contera : heureuse de devonir ton épouse alors il n'en est pas question de toi de décider de mon sort de ma vie. Je termine en te disant de venir me rencontrer car j'ai bien des choses à te dire je suis celle qui t'aime tendrement j'aispère que tu répondras à ma lettre Je t'embrasse de tous mon cœur.

MINETTE

Ce n'est plus guère que d'être le Tintamarre de Paris, que le contrebasse présent peut encore trouver à reposer sa tête. Mais du moment le Tintamarre l'accueille avec un abandon sans réserve.

Exemple : Pourquoi Jules Godard est-il si fort que les Spartiates aux Thermopyles ?

—Parce qu'il défie l'air, les tigres qu'aux Thermopyles les Spartiates ac défilèrent pas.

Il n'y aura donc jamais de loi pour réprimer de pareils excès ?

Un des derniers Monselet : —La première fois que votre femme vous défend de sortir, vous êtes vivement contrarié.

La seconde fois, vous préméditez un assassinat. La troisième fois, vous ne saluez plus et